

ESPEDITE

Cosmétique du chaos

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Phasmes : insectes étranges, sans queue ni tête, mimétiques jusqu'au dissemblable.

Georges Didi-Huberman,
Phasmes. Essais sur l'apparition, 1.

*Toute cette chair ne sait plus que faire
d'elle-même et de son histoire,
elle a perdu le nord et le sens.
Rien d'étonnant si ce qui est à l'intérieur
veut en sortir.*

Jorge Barón Biza,
Le Désert et la Semence.

*Le visage a un grand avenir à condition
d'être détruit, défait.*

Gilles Deleuze et Félix Guattari,
Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2.

SUR LA SURFACE du miroir, ton visage se trouble en risées capricieuses. Aucune blessure n'a dévasté ta face, aucun mal n'a corrompu tes chairs, tu es simplement là, à peine remise d'une opération de chirurgie esthétique tout à fait anodine, à contempler quelque chose d'aberrant, quelque chose de mouvant et d'instable dans laquelle tu ne te reconnais absolument pas. Telle une antique photographie papier marinant dans une solution de bromure mal dosée, tes traits restent irrémédiablement flous et tremblotants. Ils dessinent avec peine une gueule cassée de la Grande Guerre, amas de boursofflures cicatrisant gastéropode autour d'un trou noirâtre impossible à cautériser. Ton cerveau est encore brouillé te rassures-tu, par les effluves de ton anesthésie, ton foie s'est un peu détraqué sous l'effet

des substances chimiques ; ça passera, oui, ça passera.

Tu caches ta gêne à l'infirmière. Elle t'explique que quelques jours seront nécessaires pour que les modifications souhaitées soient définitives. De profil, le nez peut encore remonter, il descendra peu après, le temps que l'œdème se résorbe. Il est possible également qu'un petit érythème disgracieux apparaisse. Il ne faut pas que tu t'inquiètes. Il pourra facilement être retouché au laser. Dans deux semaines tout au plus, ton visage se conformera parfaitement à ce qui était prévu. Elle conclut son propos en te félicitant de ta splendeur. Son éloquence ne te convainc guère. Tu demeures embourbée dans la vision de ta face sacca-gée hantant le verre réfléchissant. Dans un geste de commisération convenu, l'infirmière te prend par la main et te guide vers la sortie. Son contact augmente ton trouble mais tu ne dis rien. Tu quittes, hagarde, la clinique Cesari et ses allures de palais royal, embarques dans un taxi. Alors que tu t'installes, tu aperçois ton reflet dans la vitre ; tu l'évites aussitôt, tentes de te concentrer sur le paysage extérieur pour atténuer

ton angoisse. Au milieu du lent défilé des buildings, dressés au garde-à-vous comme autant de généraux, tu ressasses la conviction que ta tête s'est étrangement alourdie, qu'on lui a ajouté de la matière au lieu d'en avoir ôté, apposition d'une greffe vivante, un animal, un chat, ou une tumeur, quelque chose qui enfle, se ramifie, chiendent aux radicules jaillissant de toutes parts, étamines en jouvence se pétrifiant peu à peu en densités morbides. Tu règles la course d'un billet de vingt sans attendre la monnaie.

La caméra de reconnaissance faciale de l'entrée de ton immeuble est momentanément désactivée. Tu dois composer ton code personnel pour y pénétrer. Tandis que tu ouvres la porte, tu te souviens avec effroi que le hall est tapissé d'une immense glace murale, t'interdisant ainsi le confort de l'invisibilité. Tu le franchis en déroute, comme s'il s'agissait d'un champ de bataille pilonné aveuglément par l'artillerie lourde du siècle dernier. Tu entends le bruit de la mitraille crépitant alentour, postillonnée sur les tronches des simples soldats dépassant des tranchées, casque limité à la surface du crâne mais visages nus, ces visages tout

juste fièrement arborés sur les papiers d'état civil grâce à l'invention conjointe de la photographie et de la Carte nationale d'identité, ces visages magnifiés en peinture dans les bonnes familles comme symboles de leur prestance bourgeoise et devenus populaires dans son grain noir et blanc bon marché, ces visages qu'on a livrés en pâture aux projectiles arasants de l'ennemi quand les maréchaux sifflent l'assaut, maréchaux qui se sont fait tirer le portrait après la victoire, avec monuments à leur propre gloire et gros plan sur leur regard, cinéma, c'est moi la star, en oubliant tous ceux qui n'étaient même pas morts, tous ces défigurés, bêtes de foire abandonnées dans le civil, avec obligation d'afficher leur tête monstrueuse sur leur carte d'invalidité. Tu te cloîtres dans l'ascenseur puis déboules dans l'appartement. Ton chat est là. Avec un air bovin, il chaloupe entre les lignes de ses trajectoires régulières sans faire attention à toi. Tu le trouves épais, beaucoup plus gros que d'habitude, des poils par millions, certains volant autour de lui en une énorme crinière. Il te fait un peu peur. Tu le chasses d'une pichenette. Il déguerpit sur-le-champ. Ce geste ne t'apaise qu'à moitié. Tu réfléchis un

instant, perdue au milieu de l'espace perclus de sifflements métalliques et de poussières en suspens, puis vises les miroirs disposés çà et là dans le salon. Tu les décroches un à un en évitant de les regarder. Ne pouvant ôter celui de la salle d'eau – car il est fixé sur le mur –, tu le recouvres d'un tissu. Le silence et la pesanteur reprennent peu à peu leurs droits.

Tu vis ainsi tout le week-end une sorte de rapt de toi-même dans un voyage appauvrissant, te séquençant en séquelles, comète filant au travers des galaxies, sans pouvoir rien ramener de ces au-delà, ni rencontre ni souvenir, pas même une expérience. Grain de sable pulvérisé au milieu du désert, tu restes seule. Tous tes appareils de communication sont débranchés. Ton chat a disparu.

Le lundi, tu décides, malgré tout, de retourner dans la salle de bains. La main sur la poignée, devinant de l'autre côté le miroir qui t'attend sous son voile, tu te figes un instant, sur le point de te rétracter. Tu entres finalement avec solennité et te colles sur le rebord du lavabo sans relever la tête. Tu devines la lumière produite par

les ampoules basse tension disposées en rang, à la façon d'une loge de star : elles dessinent des ombres bienveillantes. Le nécessaire à maquillage est prêt, bien rangé devant toi. Tu t'apprêtes à t'affrioler mécaniquement, comme tu en as l'habitude, mais n'oses te regarder. Tu restes figée, incapable du moindre geste. Le tissu pend sur la glace. Tu n'as pas le courage de le retirer. Tu ranges tes instruments et sors prendre l'air.

Tu marches sur le boulevard Paoli en évitant les gens. Tu attends de cette promenade qu'elle t'apaise, tu espères réussir à tester ton sourire sur une ou deux personnes avenantes, cela te rassurerait, c'est le seul sésame qui vaille. Tandis que tu relèves les yeux pour enfin tenter ta chance, tu t'aperçois, incrédule, que ton regard est devenu obscène. À la place des têtes, tu vois des paquets d'orifices, de glaires, de poils et de lumière, aucune ligne cohérente, mais des millions de points mouvants vermicelles, agrégats de microbes grouillants, poignées d'asticots s'agitant dans la sacoche d'un pêcheur. Tes yeux transformés en fusil de chasse, nuages de plombs s'incrutant dans